

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 40

Artikel: Le chez soi
Autor: Saverny, Marie de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184385>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 6 octobre 1877.

Madame de Saverny, de la *Revue de la mode*, a publié sous le titre : *La femme chez elle et dans le monde*, un ouvrage qui en est maintenant à sa troisième édition, et dont la lecture nous a si vivement intéressé que nous n'avons pu résister au désir de demander à l'auteur l'autorisation d'en reproduire quelques fragments. C'est à son aimable obligeance que nous devons le plaisir de pouvoir, aujourd'hui, en mettre quelques pages sous les yeux de nos lecteurs.

M^{me} de Saverny a non-seulement choisi un sujet utile et fécond, mais elle l'a traité sous une forme fort attrayante, avec un style élégant et un véritable talent d'écrivain.

L'on suit avec charme le rôle de la femme « chez elle et dans le monde » dans ces pages riches de détails piquants, de saines réflexions, de remarques frappées au coin du bon sens. Le mariage, les enfants, les domestiques, l'économie, les vêtements, les parfums, les relations sociales, la politesse et le savoir-vivre, les visites, la conversation, les invitations, les deuils, etc., etc., y donnent lieu à autant de chapitres où la finesse des observations s'enchaîne à une foule de renseignements utiles et de sages conseils.

Mais laissons la parole à M^{me} de Saverny, et détachons au hasard un chapitre de ce charmant volume, que nous voudrions voir dans les mains de toutes nos lectrices :

Le chez soi.

« L'élégance de l'intérieur, du *home*, ou, pour employer une expression française qui dit tout aussi bien la chose, du *chez soi*, doit toujours être en rapport avec la position sociale dans laquelle on se trouve, avec la fortune dont on jouit.

Une vieille femme de mes relations, très aimable personne et possédant au plus haut degré cette distinction parfaite, qui est à la fois une vertu native et une qualité acquise au contact du *vrai* monde, me disait : « Quand je vais pour la première fois dans une maison et que le hasard fait que je reste un instant seule dans le salon, en attendant la maîtresse du logis, je sais à l'avance ce que sont ses goûts, son esprit, son éducation, et volontiers je di-

rais même sa figure, sa taille, sa physionomie, par le seul examen des objets qui m'entourent. »

Et ma spirituelle amie, en s'exprimant ainsi, n'avancait pas un paradoxe, car il est en effet presque impossible que les choses choisies par nous, disposées selon notre gré ne divulguent pas ce que nous sommes en réalité à un observateur un peu fin.

Une femme d'un esprit vulgaire, d'une éducation imparfaite, ou qui aura été transplantée tout à coup dans un monde dont elle ne connaît ni les habitudes ni les mœurs, commettra toujours dans le choix de son ameublement les erreurs les plus funestes. Elle prodiguera les dorures, les couleurs éclatantes, le faux clinquant. Elle se laissera imposer par son tapissier, parce qu'ils sont plus *chers* que les autres, des meubles lourds, incommodes, disgracieux, qu'elle accumulera les uns auprès des autres dans un ordre prévu, classique, aussi disgracieux que son mobilier même.

En entrant dans un intérieur ainsi décoré, on es à peu près certain que les maîtres de la maison sont des êtres vulgaires, dépourvus de la dose de tact qu'il suffit d'avoir pour ne pas être ridicule.

Si on pénètre au contraire dans un réduit mystérieux où le jour n'apparaît qu'à travers de triples rideaux, où un vague parfum d'iris, de patchouli flotte dans l'air, où l'on ne peut se glisser jusqu'au siège qu'on doit occuper qu'en craignant de heurter quelque jardinière, de pousser un guéridon surchargé d'objets, au risque de renverser un bibelot, une potiche, on peut à peu près être certain que la déesse qui règne en ce temple obscur et sombre est une vieille coquette sentimentale et prétentieuse, craignant le grand jour et qui veut faire croire à une exquisité de sentiments qui la placent au-dessus des autres mortelles.

Un autre genre non moins ridicule, c'est le genre artiste. Dans un vaste salon, largement éclairé, se trouvent réunies toutes les choses possibles et impossibles destinées à témoigner d'un goût artistique poussé au suprême degré. Entre les deux fenêtres, un piano à queue toujours ouvert ; sur un pupitre déployé, une partition de Mozart ou un recueil de sonates de Beethoven ; sur les meubles, de tous côtés, autant de cahiers ou de feuilles éparses que dans un magasin d'éditeur de musique ; la dame de céans est à coup sûr grande musicienne !

Mais sa fille sans doute peint, car voici dans un coin un chevalet, une boîte à couleurs, un appuie-main; d'ailleurs les murs sont couverts d'études, d'ébauches, de tableaux.

La grande table du milieu est envahie par la littérature, la poésie surtout : Musset, Victor Hugo; puis toute la bande des poètes incompris sont reliés en rouge, ornés de tranches dorées; un livre ouvert... par mégarde, porte sur sa première page quelques lignes tracées à la plume, ainsi conçues : « A la muse qui m'inspire, M^{me} X..., son très respectueux serviteur. » Suit un nom aussi inconnu que possible. Qu'importe! ce n'en est pas moins une dédicace d'un homme qui *fait des vers*, et on en est très fier.

Comme accessoires, une mandoline pendue au-dessus du piano, une harpe dans le coin de gauche, un harmoni-flûte d'un côté, un harmonium de l'autre; la pendule représente Sapho; les candélabres, l'un Euterpe, l'autre Melpomène.

Eh! bien, quand vous vous trouvez en présence de ce fouillis artistique, méfiez-vous-en, et Dieu vous garde d'être livré tout un soir au monde qui peuple ce salon, vous subirez le plus terrible supplice; car, évidemment, toute cette mise en scène a pour but de prouver que les maîtres du logis sont musiciens et peintres, qu'ils ont le sens exquis de la poésie et de la littérature, et tout naturellement on doit subir les manifestations de ces talents d'amateur.

Il serait facile d'étendre ces observations et de montrer le chez soi de la femme sottement économe, où les housses de toile couvrent tous les meubles, où la gaze enveloppe les pendules et les candélabres; celui de la femme étourdie et désordonnée, où règne sans cesse et à toute heure le désarroi le plus complet : l'étoffe des fauteuils est usée, les fleurs, privées d'eau et de jour, penchent languissamment la tête; on marche sur des poupées cassées ou des chevaux de bois sans jambes...

Mais ces descriptions de ménages ridicules m'entraîneraient trop loin; j'aime mieux vous dire comme je comprends l'intérieur de la femme véritablement élégante, artiste et comme il faut.

Chez elle, rien ne saute aux yeux d'abord; mais on est saisi et charmé par un ensemble harmonieux qui plait sans éblouir. Les tentures sont en rapport avec le style et la forme de la pièce, avec la somme de jour que distribuent les fenêtres. Les meubles sont de bon goût et sobres d'ornements. Les sièges, absolument confortables, semblent faits tout exprès pour retenir le visiteur et l'engager à prolonger sa visite, tant ils méritent le nom que leur donnaient les précieuses de Molière, en les appelant les *commodités de la conversation*.

Les tapis sont moelleux et de teintes sobres. Les bibelots en petit nombre : potiches, coupes, statuettes, etc., ont tous une valeur réelle au point de vue de l'art et de la rareté. Le regard se repose sur des arbustes verts ou des fleurs placées avec goût, en quantité, mais sans profusion. Il y a un

piano, un excellent piano même; mais il est fermé, et les cahiers de musique sont rangés avec soin dans une bibliothèque *ad hoc*; et, si les murs sont ornés de tableaux, on est certain de ne voir au bas des toiles que des signatures de maîtres.

Enfin, le grand art de rendre son chez soi élégant et confortable, consiste dans l'arrangement qui préside à la disposition de toutes les choses de goût qu'on a su réunir et qui doit être également éloigné de la prétention et du désordre.

Là est le grand secret. Ce secret est connu de quelques personnalités, qui ont ainsi le pouvoir de grouper et de retenir autour d'elles un cercle d'amis, qu'attire d'abord le charme de leur personne et que fixe le doux bien-être qu'elles savent procurer à leurs hôtes. »

MARIE DE SAVERNY.

La vigne et le vin.

L'approche des vendanges donne de l'actualité aux réflexions suivantes :

« Lorsqu'on aperçoit un cep de vigne s'élever en serpentant autour d'une maisonnette, encadrant les fenêtres de pampres verdoyants, parfumant l'air de ses fleurs, donnant le raisin à l'enfant et à la femme, distillant de ses sucres agrestes et aromatiques le vin pour l'homme qui travaille, et pour le vieillard qui repose, l'on se sent saisi d'admiration pour cette plante gracieuse; nulle autre, en effet, dans la sphère du bien comme dans celle du mal, ne joue un rôle aussi prépondérant dans la vie de l'humanité.

Un jour, Alexandre-le-Grand buvait du vin, ce qu'il faisait souvent et très-volontiers. Androcydes, voyant que son maître l'absorbait avec indifférence et distraction lui dit : « Rappelle-toi, grand roi, qu'en buvant du vin, tu bois le sang de la terre. »

Si le vin tient pour ainsi dire en dissolution les rayons du soleil et les forces occultes de notre planète, il s'offre à nos yeux comme une liqueur qui, dans ses gouttes de rubis ou d'or, semble augmenter la chaleur qui féconde, la lumière qui ravive, l'énergie qui donne le mouvement.

Fils de la nature et de l'homme, le vin réunit et concentre en lui toutes les forces de la terre et du cerveau humain.

Puissant dans le bien jusqu'à semer la joie dans les sentiers épineux de la vie, jusqu'à prolonger les jours d'une chère existence.

Ce n'est donc pas en vain que la mythologie l'a élevé aux honneurs de l'Olympe, et que la religion l'a consacré aux plus sublimes mystères.

Il fait partie intégrante de l'histoire de l'humanité, et sa féconde influence parcourt toute l'échelle qui va de l'hymne à l'orgie, de l'enthousiasme généreux à la prostration, des chants qui réveillent un peuple au *delirium tremens* qui décime toute une génération!

Bénédiction et malédiction qui ont inspiré à saint Jean-Chrysostôme ces poétiques paroles :

Le vin est l'œuvre de Dieu; l'ivresse est l'œuvre du Diable!

Plus près de nous, Liebig déclare que le vin n'est